

Journalisme médical et échanges intellectuels

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Archives des sciences [1948-1980]**

Band (Jahr): **30 (1977)**

Heft 3

PDF erstellt am: **14.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Première partie

JOURNALISME MÉDICAL ET ÉCHANGES INTELLECTUELS (B)

« Il y a aujourd'hui un peu plus de quarante ans que trois amis se réunirent pour essayer de fonder à Genève un journal scientifique et littéraire. C'était la fin de l'année 1795; (...) » peut-on lire dans le prospectus de la *Bibliothèque universelle* de Genève, portant la date du 31 janvier 1836.

De cette réunion amicale naquit la *Bibliothèque britannique*¹, laquelle représente, pour l'époque, une entreprise considérable: soixante volumes entre 1796 et 1815 pour la seule série *Sciences et Arts*, totalisant près de vingt-quatre mille pages au format octavo, autant de volumes pour la série *Littérature*, vingt autres consacrés à l'*Agriculture*, pendant cette même période².

La *Bibliothèque* continuera après 1815; dès lors pourquoi restreindre l'étendue chronologique de l'étude? D'abord, par l'intérêt que présente cette période d'hostilités presque continuelles, tout au long de laquelle la circulation des idées scientifiques et des ouvrages anglais s'est heurtée à mainte difficulté³; ce qui explique le rôle que l'on peut attribuer à cette publication. D'autre part, Louis Odier, qui présenta et commenta la majeure partie des ouvrages de médecine, disparaît le 13 avril 1817, bientôt suivi par les trois fondateurs: Charles Pictet de Rochemont en 1824, Marc-Auguste Pictet en 1825 et Frédéric-Guillaume Maurice en 1826. Enfin, si la *Bibliothèque britannique* continue après 1815, elle change non seulement de titre (devenue *Bibliothèque universelle* elle poursuit sa carrière jusqu'au xx^e siècle), mais également de contenu puisqu'elle recueillera beaucoup plus largement les productions étrangères à l'Angleterre et que l'éventail de ses rédacteurs et collaborateurs s'amplifiera notablement.

Cette période de transition (1815-1816) donne lieu à une riche correspondance entre Marc-Auguste Pictet et son frère (alors à Paris, puis à Turin). Lettres d'autant plus attachantes qu'elles coïncident avec le temps du bilan et celui des perspectives. Elles présentent aussi un intérêt documentaire de premier plan car elles fournissent, en un discours presque continu, un fidèle reflet de la réalité vécue de l'aventure des trois Genevois. Les menus accrocs passagers entre collaborateurs et associés — qu'il ne faut pas surestimer, mais replacer dans le cadre de cette importante mutation en cours — font eux-mêmes partie intégrante du tableau vivant et montrent bien que nous avons affaire à une entreprise soumise aux aléas des relations humaines, non à une sorte d'idéalité scientifique ou intellectuelle^{3a}.

Certes, les réflexions de M.-A. Pictet sont essentiellement tournées vers l'avenir et ne concernent pas la série *Sciences et Arts* de manière privilégiée. Il n'en demeure

pas moins qu'elles sont fondées sur l'expérience des années écoulées. Elles permettent donc d'évoquer et d'illustrer indirectement les problèmes que les rédacteurs ont dû affronter dans la gestion quotidienne de la *Bibliothèque britannique* : production et diffusion, fluctuation dans le nombre d'abonnements, recherche de collaborateurs nouveaux, rémunération de ceux-ci, arrivages irréguliers des publications anglaises, promotion du recueil, critères gouvernant le choix des textes présentés ou traduits, etc. ^{3b}

Opérer des ponctions dans ce tissu vivant, afin d'illustrer tel ou tel aspect de l'activité des éditeurs, nous aurait contraint à de regrettables mutilations; aussi trouvera-t-on, à la suite de cette présentation générale, de nombreux extraits de cette correspondance, publiés à titre de document (cf. ci-après, pp. 326-341).

Que la *Bibliothèque* ait vu le jour à Genève ne nous surprendra guère : les rapports intellectuels et scientifiques entretenus par ses habitants avec l'Angleterre se sont constamment développés tout au long du XVIII^e siècle ⁴, comme l'a souligné récemment encore Ernest Giddey ⁵. La première traduction française de la *History of the Royal Society* de Sprat ⁶ n'avait-elle pas été éditée sur les rives du Léman, dès 1669 ?

Une fraternité dans la foi, une sympathie réciproque pour les institutions politiques, favorisèrent la compréhension entre Romands et Britanniques. A telle enseigne que « l'homme cultivé de Paris qui regarde vers l'Angleterre n'a pas conscience, comme le pasteur neuchâtelois écrivant à un ecclésiastique d'Oxford, de rester au sein d'une même famille spirituelle. Les oppositions confessionnelles ont ici le mérite, par leur brutale netteté, de clarifier les rapports. Aux yeux du Français catholique pénétré d'esprit classique, l'Angleterre de 1725 est un monde véritablement étranger : la langue, la religion, le système politique du pays, tout concourt au dépaysement ⁷. » Aussi, après les pasteurs, suivant en cela le mouvement qui se dessine dans la République elle-même ⁸, les médecins et les hommes de science s'enhardissent à franchir la Manche. Au XVII^e siècle déjà, Théodore Turquet de Mayerne, filleul de Théodore de Bèze, devient médecin des rois Jacques I^{er} et Charles I^{er}. Au siècle des Lumières, Théodore Tronchin ira commencer, vers 1730, ses études médicales à Cambridge. Dès lors, le courant ne s'interrompt plus et Daniel De la Roche, Louis Odier, Jean De Carro et Alexandre Marcet, pour n'en citer que quelques-uns, iront quérir leurs diplômes à Londres et Edimbourg ou faire des stages dans des hôpitaux anglais ⁹, ces lieux en comparaison desquels « les réfectoires des plus riches couvents bénédictins ne sont que « des porcelières » (...) ¹⁰. » Assurément, surtout pour un Genevois, le sérieux et l'attention que les Anglais vouent à l'amélioration des soins aux malades ne sont-ils pas les moindres attraits de ce pays, et incitent-ils puissamment à y faire des séjours de formation profitables.

Cédons un instant la plume à Jean De Carro lequel, soixante ans plus tard, se souvient de sa jeunesse studieuse en Ecosse : « Edimbourg était alors [dans les années 1780] l'université favorite des Genevois. 1 : par sa juste célébrité. 2 : par sympathie de religion. 3 : parce que Genève étant très fréquenté[e] par les Anglais, un médecin,

pour y réussir, devait savoir leur langue. Certes, j'étais bien loin de songer alors que cette même langue me mettrait un jour en état de transmettre par correspondance la vaccination à l'Inde britannique, et de faire connaître aux valétudinaires anglais les Eaux de Carlsbad. Ceux de mes compatriotes, pour qui les études d'Edimbourg étaient trop coûteuses, allaient à Montpellier ou à Leyde. Sans aucune dépense, qui ressemblât à du luxe ni à de la dissipation, mais en vivant convenablement, je dépensais par an, y compris les leçons de l'Université, L.st. 200 (...). Peu ou point de Genevois ne choisissaient les universités allemandes, dont presque aucun de mes concitoyens n'étudiait la langue (...) Cullen et Brown, vrais antipodes, n'existaient plus. La mémoire du premier était très réservée. A peine osait-on parler de brownianisme, bien que son auteur n'eût jamais été professeur public à l'université. Cullen eut de célèbres successeurs, les Monro, les Gregory, les Duncan, les Rutherford, les Home, qui furent tous mes professeurs. Franciscus Home, auteur des *Principia medicinae* et le premier qui décrivit la *toux convulsive*, nommée *croup*, si fréquente sur les bords de la mer près d'Edimbourg, me fit son assistant à la Clinique, place de grande confiance, que mes condisciples m'enviaient beaucoup. Benjamin et John Bell étaient au premier rang comme chirurgiens (...). Le contingent des Etats-Unis et celui des Indes Occidentales à l'Université d'Edimbourg était considérable. Celui du continent européen l'était fort peu, quoique j'y aie connu des Français, des Italiens, des Espagnols et des Portugais ¹¹.»

A l'orée du XIX^e siècle donc, après la tourmente qu'elle vient de traverser, « Genève (...) est anglaise par sa culture et par son éducation politique, elle est cosmopolite par ses attaches avec tant de pays étrangers, tant de villes lointaines où prospèrent, depuis les révolutions, des colonies genevoises. C'est elle qui, par la *Bibliothèque britannique*, où l'on pouvait lire, dès 1796, des lettres de Washington au Congrès d'Amérique, tient la France en contact intellectuel avec le monde anglo-saxon, et le gouvernement de l'Empereur ne l'admet pas même « au nombre des villes dans lesquelles la publication d'une feuille d'annonces [politiques] est autorisée ». La feuille d'avis du chef-lieu du Léman, l'unique feuille tolérée dans le département, est sous surveillance du préfet, qui seul est compétent pour désigner le rédacteur ¹².»

Dans le monde des publications de langue française, l'entreprise des trois genevois comptait des précédents. Le *Journal des Savants* (1665-1792), dès 1710, et les *Mémoires de Trevoux* (1701-1767), dès 1730, contenaient des nouvelles littéraires, prises au sens large du terme, sur l'Angleterre. Considérant que « c'est un pays où les sciences et les arts fleurissent autant qu'en aucun lieu du monde; qu'ils y sont cultivés dans le sein de la liberté: il est donc important qu'il y ait quelqu'un qui soit capable d'informer de ce qui se passe », Michel de la Roche fonda, en 1710, les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*. Quelques années plus tard paraissent à La Haye, de 1733 à 1747, les vingt-cinq volumes de la *Bibliothèque britannique ou Histoire des ouvrages savants de la Grande-Bretagne*, homonyme de notre publication genevoise. Sans entrer dans le détail de ces divers périodiques, citons encore

comme témoignage de ce cosmopolitisme la *Bibliothèque italique ou Histoire littéraire de l'Italie* que le naturaliste et archéologue nîmois Louis Bourguet fit paraître à Genève, à partir de 1728¹³.

Fait intéressant, un peu plus d'une année avant que ne paraisse le premier fascicule du recueil genevois, Daniel de La Roche semble avoir eu une idée assez semblable, à quelques nuances près. Il s'en était ouvert à Louis Odier, lequel lui répond en pleine séance du Comité législatif, alors que l'on bavarde autour de lui « sur des lois que nos législateurs n'entendent guère ». « (...) Je ne pense pas que les circonstances actuelles soient bien favorables à votre projet de Journal Médical. Je sens fort bien que vous ne risquez pas grand-chose à en publier un ou deux cahiers, surtout si l'imprimeur consentait à se charger du manuscrit à ses frais. Mais je doute que le débit en fût [serait] considérable, surtout d'après le plan que vous proposez, très bon pour l'Angleterre, où les praticiens lisent beaucoup, mais peu propre à réussir en Suisse, ou en général ils aiment peu leur métier, considéré comme science, et où le mérite le plus éminent ne fait guère qu'exciter la jalousie, sans augmenter beaucoup la célébrité, ni la pratique. Tant que les gens du monde ne seront pas appelés à lire nos ouvrages, ils feront peu de sensation, ou s'ils en font parmi les médecins, cela ne vous sera pas extrêmement avantageux, d'autant plus que suivant le plan que vous méditez de suivre, vous ne serez guère considéré que comme compilateur. Il me semble qu'un ouvrage plus populaire réussirait mieux, et je ne sais si le grand nombre de préjugés médicaux qui en Suisse plus qu'ailleurs peut-être exercent leur empire, ne prêterait pas un assez beau champ à un livre instructif écrit sur un ton et dans un style moins technique qui pourrait vous faire connaître avantageusement, surtout s'il avait la forme d'un journal périodique, dans lequel on examinerait successivement l'influence des causes morales et physiques sur la santé, d'une manière qui pourrait à la fois intéresser et plaire; ce qui n'empêcherait pas qu'on ne pût y insérer toutes les observations plus techniques que vous désirez recueillir. (...)»¹⁴.» Assurément, voici en germe bien des projets qu'Odier aura l'occasion de concrétiser plus tard!

Qui étaient donc les trois fondateurs et quel but souhaitaient-ils atteindre en publiant la *Bibliothèque britannique*?

Il est hors de propos, dans le cadre que nous nous sommes fixé, de prétendre décrire la carrière d'hommes aussi exceptionnels que les frères Pictet. Nous emprunterons donc à J.-D. Candaux, qui a si bien su camper Marc-Auguste et Charles, les portraits qui nous permettront de mieux les situer.

Marc-Auguste Pictet (1752-1825) « moins célèbre que son frère (...) mériterait de l'être autant que lui. Astronome, cartographe, physicien et naturaliste distingué, il publia d'innombrables travaux de valeur. Professeur à l'Académie, il inculqua à quarante volées d'étudiants le goût de l'observation. Coéditeur de la *Bibliothèque britannique*, il sut donner à la partie scientifique de cette revue une audience universelle. Dignitaire de l'Empire, il défendit mieux que quiconque à Paris les intérêts

de sa patrie genevoise. Chrétien éclairé et sincère, il se mit au service de tout le protestantisme francophone (...) Il incarne en somme si bien son époque qu'entre la Genève de Necker et celle de Töpffer, on pourrait presque parler d'une « Genève de Marc-Auguste Pictet ».

Charles Pictet de Rochemont (1755-1824) « avait été formé pour la vie militaire, qu'il quitta, s'était lancé ensuite dans des entreprises industrielles, qui échouèrent. Sa double vocation de publiciste et d'agronome, lentement mûrie au travers de ces années difficiles, l'emporta enfin. Déjà quadragénaire, mais d'une énergie à toute épreuve, Pictet-de-Rochemont déploya dans ses activités de cultivateur et d'éleveur comme dans ses publications agronomiques une lucidité, un dynamisme, un génie inventif, un souci du bien public qui attirèrent l'attention de l'Europe entière et firent de lui une autorité ¹⁵. » Héritier spirituel de Jean-Marc Lullin et des physiocrates, il exprima de manière tangible ses préoccupations envers la « sainte agriculture » en lui consacrant une série de la *Bibliothèque britannique*, placée sous la bienveillante protection d'Arthur Young dont le portrait orne, en frontispice, le premier volume (1796). Il se borne d'abord, comme le constate J.-D. Candaux, « à faire œuvre de traducteur, de compilateur et d'adaptateur. Mais son apport personnel ne tarda pas à s'accroître et le compte rendu des expériences faites à Lancy prit le pas sur l'agronomie anglaise » à telle enseigne que les lecteurs purent admirer, au volume V, les splendides mérinos que Pictet avait fait venir de Rambouillet, finement rendus par le trait élégant d'Agasse.

Animés ainsi par le souci de l'utilité publique (joint à la recherche d'une source de revenus, au plaisir de travailler entre amis de longue date, issus du même milieu, ayant reçu la même formation et partageant une commune curiosité intellectuelle), les frères Pictet s'associèrent tout naturellement à Frédéric-Guillaume Maurice (1750-1826). Celui-ci, agronome, secrétaire de la Société des Arts, devint maire de Genève, de 1801 à la Restauration, « beaucoup trop comme un ancien syndic de Genève et pas assez comme un serviteur et sujet de l'Empereur » ¹⁶ et assura l'administration de la *Bibliothèque*. A ce groupe qui donna l'impulsion première se joignirent bientôt, notamment, Pierre Prévost (1751-1839), Gaspard De la Rive (1770-1834) et Louis Odier (1748-1817).

Les trois initiateurs, M.-A. Pictet surtout, connaissaient bien l'Angleterre et portaient un intérêt très vif à sa vie intellectuelle et scientifique. Louis Odier, quant à lui, après avoir hésité à suivre la voie pastorale, avait résolu d'aller étudier la médecine à Edimbourg, où il passa son doctorat en 1770, afin de se dérober à la « contagion des passions politiques » de sa cité natale. Il fit ses études avec le futur Sir Charles Blagden et son compatriote Daniel De La Roche. Il suivit les cours d'anatomie de Monro mais fut particulièrement impressionné, si l'on en croit Pierre Prévost ¹⁷, par le célèbre Cullen auquel il empruntera plus tard sa classification pour son *Manuel de médecine pratique*. Il complètera sa formation à Londres, Leyden et Paris.

Lors de son séjour à Edimbourg, Odier prit part aux activités de la Société médicale, de la Société physico-médicale et de la Société chirurgico-médicale; il présida même les deux premières. Ces nombreux contacts anglo-saxons faisaient donc de lui l'homme le plus idoine pour occuper la place de rédacteur médical. Il avait d'ailleurs déjà à son actif une œuvre de chroniqueur. Il assura en effet régulièrement, de 1787 à 1794, la rubrique médicale du *Journal de Genève*. Trop occupé pour le faire lui-même, il pria sa femme Adrienne, née Lecointe, d'informer son ami De La Roche de ses débuts « journalistiques »: « (...) Depuis quelques jours le *Journal de Genève* a paru; c'est M. Odier qui s'est chargé de l'article médecine, il en a déjà inséré quelques-uns d'assez longs, [mais] on ne peut pas savoir de quelque temps l'effet qu'il produira (...) ¹⁸. » Il publia dans ces colonnes nombre de textes en faveur de la diffusion de l'inoculation (notamment, le 25 août 1787, lorsqu'il propose d'inoculer gratuitement) et ses observations sur l'hydrocéphale; regrettant de ne pouvoir encore lui faire parvenir le n° 15, du 10 novembre 1787, dans lequel il « commence à parler de l'hydrocéphale », Odier tient fidèlement son ami au courant de ses projets: « Je compte traiter ainsi successivement de toutes les maladies et j'espère faire par là beaucoup de bien. Il est certain du moins que c'est ce que j'ai dit de l'inoculation dans les feuilles précédentes qui a opéré la révolution la plus éclatante en ce genre dont nous eussions pu concevoir l'espérance, puisqu'en deux mois on a inoculé à Genève plus de 400 enfants. Représentez-vous 1600 inoculés à Paris dans le même espace de temps. C'est à peu près la même chose (...). » Ajoutons à cela des commentaires détaillés sur les extraits mortuaires annuels et ses comptes rendus périodiques sur les maladies régnantes ¹⁹.

En fait, à partir du mois de juillet 1788, les contributions s'espacent; il s'en explique dans une nouvelle lettre à De La Roche: « (...) Le *Journal de Genève* a perdu bien des souscripteurs; mais il est soutenu à présent par vingt-quatre de nos gens de lettres qui se sont engagés à y fournir chacun trois colonnes tous les trois mois. Je n'y publierai plus autant d'articles de médecine parce que la plus grande partie du public en murmurait, et j'attendrai qu'on m'en demande. Mais j'y insérerai de temps à autre quelques articles d'un genre différent. La lettre sur la température moyenne insérée dans le n° 36 est de moi. Si vous vouliez nous envoyer aussi de temps en temps quelque chose, vous nous feriez grand plaisir. Nous vous aurions aussi bien de l'obligation, si vous pouviez nous faciliter les moyens d'obtenir un abonnement en France. (...) ²⁰. »

Rappelons enfin qu'en 1799 il occupa, à la faveur il est vrai de circonstances fortuites, la chaire de Tronchin, vacante depuis 1766; il jeta ainsi les bases de la future faculté de médecine, qui lui tenait tant à cœur et qu'il faudra néanmoins attendre jusqu'en 1876.

Grâce aux recherches entreprises dans les archives privées de Marc-Auguste Pictet, nous disposons désormais d'une excellente description des débuts de la *Bibliothèque britannique* ²¹.



Boissonnas (Genève)

Louis ODIER (1748-1817), responsable de la partie médicale de la *Bibliothèque britannique*, Série Sciences et Arts. Portrait par Firmin MASSOT (1766-1849). Collection de la Société des Arts, Palais de l'Athénée (Genève).

L'idée de ces fascicules mensuels semble due à Maurice si l'on en juge d'après une lettre de M.-A. Pictet dans laquelle il déclare : « notre ami commun (...) possesseur d'une nombreuse collection d'ouvrages que nous nous proposons de faire connaître nous a fourni la première idée de l'entreprise et les premiers moyens d'exécution ²². »

Certes, le but était-il de diffuser les résultats de la science britannique. Cependant, il était aussi une manière de réagir contre les principes révolutionnaires qui paraissaient à nos fondateurs amoraux et socialement pernicious. Ils souhaitaient également « ramener l'opinion sur le compte de notre malheureuse patrie » ²³ et, après 1798, la *Bibliothèque* prit des allures de manifeste permanent destiné à marquer, malgré l'annexion, l'indépendance d'esprit des Genevois, bien que les sujets politiques en fussent bannis.

Estimant que la *Statistique* de Sismondi peut, elle aussi, « être considérée comme l'expression de la nouvelle conscience de soi qui caractérisa Genève après l'expérience traumatisante de la Terreur et l'Annexion française » ²⁴, H.-O. Pappé remarque fort justement à quel point la fondation de la *Bibliothèque britannique* « fut un acte de résistance de la part d'hommes de « l'émigration intérieure » en vue de soutenir les valeurs traditionnelles du libéralisme et de l'ordre social; ces valeurs n'étaient alors vivaces qu'en Angleterre ²⁵. »

D. Bickerton ajoute à ces mobiles une autre préoccupation, d'ordre financier. Cette hypothèse est à retenir, dans la mesure où les trois protagonistes avaient passablement souffert, dans leurs fortunes personnelles, de la banqueroute genevoise des années 1792-1795 et qu'il paraît douteux qu'ils eussent assumé une charge aussi considérable, et à certains égards si hasardeuse, s'ils n'en avaient pas escompté un juste profit.

D'ailleurs, le patriciat fortuné n'était pas la seule victime de ce marasme économique. Il entraînait avec lui ceux dont l'activité reposait, en partie, sur la clientèle aisée et les privait ainsi de revenus. Louis Odier, par exemple, fait part de sa situation précaire à son condisciple Daniel De La Roche, sans cacher qu'il se résigne à une sorte de « fonctionariat révolutionnaire » : « (...) La pratique va on ne peut plus mal par ici. Tous nos riches ont émigré. (...) Ceux qui restent, ne payent que peu ou point. Jusqu'à présent, j'y ai suppléé en partie par les trente écus que je retirais par mois de ma place au Comité législatif. (...) Je crois bien que j'aurai part à l'élection de ce dernier corps [le Comité rédacteur] et la paye me déterminera à y accepter une place, si elle m'est offerte. Mon lot sera de travailler à la législation criminelle, dont je me suis assez occupé depuis près de deux ans pour que ce travail ne me donne pas grand-peine. (...) ²⁶. »

Donc, le moment paraissait mal choisi. La situation de la presse littéraire en France était critique ²⁷, voire désespérée, le « choix étranger » que voulaient publier les rédacteurs prenait toutes les apparences d'un défi implicite au Directoire ²⁸ puisqu'il favorisait en quelque sorte la grande rivale de la France. De plus, la situation financière, politique et militaire n'était guère propice à ce genre d'entreprise.

La guerre, coupant les communications, rendant la circulation d'ouvrages et de correspondance plus difficile, semblait devoir jouer contre l'aventure des Genevois : s'ils n'avaient pas espéré une paix prochaine ils y auraient renoncé. Mais, en même temps, les hostilités font peut-être la fortune de la *Bibliothèque britannique*, laquelle peut dès lors jouer pleinement son rôle de pont ou de relais entre la France et l'Angleterre. Les rédacteurs s'en rendent d'ailleurs compte et s'expriment à diverses reprises sur ce sujet dans les préfaces annuelles qui leur permettent de préciser leurs objectifs et de rendre compte du travail accompli ²⁹.

Ces mêmes préfaces nous donnent de précieuses indications sur la conception du travail rédactionnel, telle que l'avaient élaborée les frères Pictet et Maurice.

Entre 1796 et 1815, la série *Sciences et Arts* ne comprend pas moins de douze subdivisions : Mathématiques (pures et appliquées), Physique, Chimie, Géologie, Histoire naturelle, Botanique, Médecine (Chirurgie et Physiologie), Arts, Mélanges, Correspondance, Annonces et variétés.

Soulignons d'emblée l'ampleur de la partie dévolue à la correspondance, dans laquelle seront publiées nombre de lettres des savants les plus réputés de l'époque.

Au plan scientifique, les tables météorologiques établies par F.-G. Maurice représentent une caractéristique importante de la *Bibliothèque britannique*, aussi bien par le nombre des mesures effectuées que par la régularité de la série pendant vingt ans ^{29a}.

Les relevés mensuels se présentent ainsi :

Tableau des observations météorologiques faites à Genthod, près de Genève : 208 Toises de Fr[ance] au-dessus du niveau de la mer : Latitude 46° 15'. Longitude 15' 13" (de Temps) à l'Orient de l'Observatoire de Paris.

Janvier 1796

Observations atmosphériques :

Jour du mois et phase de la lune

Baromètre (lever du soleil, 2 heures, coucher du soleil)

Thermomètre à l'ombre à 4 pieds de terre division en 80 part. (*idem*)

Hygromètre à cheveu (*idem*)

Electromètre (2 heures)

Pluie ou neige en 24 heures

Gelée blanche ou rosée

Vents (trois mesures, comme baromètre)

Etat du ciel

Observations terrestres :

Jour du mois

Evaporation de la terre. Le maximum est à 44, le minimum à 0 (trois mesures)

Thermomètre à la surface du sol qui s'évapore (*idem*)

Thermomètre à 3 pouces en terre (*idem*)

Thermomètre à 4 pieds en terre (mesure à 2 heures)

Thermomètre dans l'eau qui s'évapore au niveau du sol (trois mesures)

Evaporation de l'eau au niveau du sol (*idem*)

Thermomètre dans le tronc d'un gros arbre (*idem*)

Observations

[Diverses remarques concernant la chaleur moyenne de l'air au lever du soleil ou l'état de la végétation:]

« Malgré l'extrême douceur de la température générale de ce mois, les fréquentes gelées blanches ont empêché que la végétation fît des progrès nuisibles. — On voit assez de mauvaise herbe dans les blés. — Les violettes et les primevères s'épanouissent dans les abris. — Les charrues travaillent dans les terres légères et l'on a provigné pendant presque tout le mois. »

Les moyennes de l'année écoulée paraissent dans le premier fascicule de l'année successive et se poursuivent tous les ans; elles récapitulent les observations suivantes:

Baromètre (moyennes aux trois époques du jour et pour le mois)

Thermomètre à l'air (*idem*)

Hygromètre (*idem*)

Pluie et neige par mois

Evaporation de la terre (moyennes comme pour le baromètre)

Thermomètre sur terre (*idem*)

Thermomètre à 3 pouces (*idem*)

Thermomètre à 4 pieds (moyenne mensuelle)

Thermomètre dans l'eau (comme pour le baromètre)

Evaporation de l'eau (*idem*)

Thermomètre dans le puits (moyenne mensuelle)

Extrêmes de l'année

L'intérêt historique que présentent ces observations, la part que les initiateurs de la *Bibliothèque britannique* leur accordent dans l'image qu'ils souhaitent donner de leur recueil, trouvent leur expression dans un texte de présentation, vraisemblablement dû à la plume de M.-A. Pictet:

« L'influence des modifications de l'atmosphère sur nos sensations, sur nos maladies, sur l'agriculture, et par conséquent sur notre subsistance n'est pas douteuse, et cependant l'étude suivie de ces modifications, ou la science de la météorologie, n'a point fait des progrès proportionnés à son importance; mais on doit peu s'en étonner: sa base est l'observation, et ce n'est pas celle d'un jour, ni celle d'une année ou d'un climat seulement; ce devraient être les observations de plusieurs

siècles, faites dans tous les climats habitables; or loin d'avoir dans nos mains une collection pareille, nous ne faisons guère que prendre date pour la commencer, et nos premiers résultats ne sont encore que des aperçus. (...)

» Les ouvrages périodiques prennent un nouveau degré d'intérêt, en devenant le véhicule de ces communications, et lorsque nous conçûmes le plan de ce journal, nous eûmes particulièrement en vue que Genève pût fournir son aliquote dans la contribution générale. ^{29b} »

Les travaux de E. Le Roy Ladurie, et ceux de l'équipe qu'il anime, ont remis à l'honneur la météorologie historique ^{29c}.

Il convient de citer plus particulièrement l'enquête lancée à travers toute la France, dès le début de 1776, par la Société royale de médecine. Reprenant les anciennes théories aëristes de Galien et d'Hippocrate, transmises par Sydenham, Vicq d'Azir — le secrétaire de la S.R.M. — subordonne l'enquête climatique à son enquête médicale et espère que les données d'ensemble ainsi recueillies et comparées permettront d'établir les causes climatiques des épidémies. Au niveau gouvernemental, Turgot, vivement préoccupé par la santé du peuple, la diffusion incontrôlée des contagions et leurs conséquences économiques, patronne ouvertement cette entreprise.

Pour la partie proprement météorologique de l'enquête, Vicq d'Azir s'en remet au Père Cotte, « un des fondateurs de la météorologie contemporaine. ^{29d} »

Cotte, mettant en œuvre les méthodes d'observation exposées dans son *Traité de météorologie* (1774), demande à ses correspondants de province de lui transmettre régulièrement des informations très précises (pratiquement les mêmes que recueillera et publiera F.-G. Maurice, dès 1796), dont il opérera la synthèse dans des tables annuelles. Ces statistiques paraissent chaque mois, dans le recueil *Histoire et Mémoires de la société royale de médecine*, de 1776 à 1786 (bien que les observations aient été recueillies, en fait, jusqu'en 1792, mais non publiées pendant les six dernières années).

L'entreprise de la S.R.M. fait donc figure de recherche de « pointe » et peut avoir incité les Genevois à reprendre à leur compte la publication d'observations météorologiques régulières. Ce, même si leurs mesures restaient limitées dans l'espace, car le fonctionnement d'un réseau d'informateurs disséminés aurait requis un important appareil administratif.

Il est utile, à ce propos, de mentionner ici les précédentes tentatives développées en Suisse, au cours du XVIII^e siècle, qui ont sans doute, elles aussi, servi d'exemple aux rédacteurs de la *Bibliothèque britannique* ^{29e}. Johann Jakob Scheuchzer inaugura, dès 1708, l'ère des mesures aux instruments, mais il faudra attendre 1755 pour que se manifeste, par l'intermédiaire de la *Physikalische Gesellschaft* de Bâle, la première tentative d'organiser un réseau d'observations sur le territoire suisse; initiative reprise, en 1759, par la *Société économique* de Berne. Celle-ci put s'assurer, entre les années 1760 et 1770, la collaboration de plusieurs correspondants qui

transmettaient leurs relevés de Berne, Lausanne, Orbe, Begnins-Cottens, Saint-Cergue, Kirchberg (AG), Trachselwald et Nidau.

En comparant les diverses tentatives d'organiser un réseau d'observations: mesures de la température par le grand-duc Ferdinand II de Toscane (vers 1654), réseau international de la *Royal Society*, en 1723 (mesures effectuées selon des instructions communes, mais avec des instruments hétérogènes), correspondants provinciaux du Père Cotte cités plus haut et, enfin, les collaborateurs internationaux de la *Societas Meteorologica Palatina*, dès 1781 (mesures effectuées à chaque station selon des normes et avec des instruments identiques), on observera que le système échafaudé par la *Société Economique* de Berne, en 1760, a été le premier de son genre, enregistrant pendant plusieurs années en divers endroits, et selon des critères communs, la pression de l'air, la température et les précipitations. Les résultats en seront régulièrement publiés dans les *Abhandlungen und Beobachtungen*, de 1760 à 1773 ^{29f}.

Des renseignements météorologiques, beaucoup moins détaillés, avaient déjà paru auparavant dans des périodiques helvétiques, fût-ce de manière fugitive. Par exemple, dans le *Mercur Suisse*, entre 1733 et 1735.

En fait, parmi les prédécesseurs immédiats de la *Bibliothèque britannique* en Suisse romande il faut surtout citer Marc-Auguste Pictet lui-même. Celui-ci publie, en 1780, ses observations de 1778 et assure, de 1787 à 1791, la parution hebdomadaire de tables très circonstanciées (comprenant, par exemple, trois mesures quotidiennes du baromètre, du thermomètre, de l'hygromètre et de l'électromètre) en première page du *Journal de Genève* (des observations beaucoup plus rudimentaires figurent dans le *Journal de Lausanne*, entre 1786 et 1792) ^{29g}.

Quel qu'ait été le retentissement national, et international, de l'entreprise du Père Cotte, il paraît incontestable que les rédacteurs de la *Bibliothèque britannique*, en publiant soixante « bulletins » météorologiques mensuels, et vingt récapitulations annuelles, ont poursuivi une tradition de mesures scientifiques du climat, inaugurée plus de trente ans auparavant par la *Société économique* de Berne.

L'importance de la série ainsi constituée méritait d'être soulignée ici et de figurer parmi les contributions les plus positives du recueil genevois.

Dans la préface de janvier 1798, les rédacteurs précisent leur ligne directrice, déjà exposée dans la préface de mai 1796, en commentant et justifiant le choix des extraits parus jusqu'à ce moment, et définissent la doctrine gouvernant la partie scientifique:

« Nous avons dit encore, que nous mettrions, dans nos choix, le principe de l'UTILITÉ avant tous les autres motifs. Nous l'avons considérée comme prochaine, toutes les fois que nous avons extrait des recherches savantes, quelques applications immédiates aux objets d'économie civile ou domestique, et à tout ce qui concerne de plus près l'individu: elle était plus éloignée, mais non moins réelle, lorsqu'en cherchant à exciter l'étonnement de nos lecteurs par de beaux résultats, nous leur inspirions de l'intérêt et de la curiosité pour les recherches qui

les ont procurés: et que nous encourageons ainsi les savants à poursuivre leur noble carrière, par la perspective qui les flatte le plus, celle de l'estime réfléchie des hommes capables d'apprécier leurs services.

» Les travaux économiques du Comte Rumford nous ont paru posséder au plus haut degré ce caractère d'utilité immédiate auquel nous mettons le plus de prix ³⁰.»

Les sources utilisées par les rédacteurs comprennent les éditions courantes des ouvrages traduits, alliées à la lecture attentive aussi bien des publications des sociétés savantes, telles les *Philosophical Transactions*, que d'autres périodiques connus ou de moindre réputation. Ainsi, les *Annals of Medicine for the year 1796* (Edinburgh), le *Nicholson's Journal* ³¹, lequel publia au mois de mai 1799, une « lettre sur la respirabilité de l'oxyde gazeux d'azote », ou même un quotidien, le *General Evening Post* du 14 août 1804, insérant une notice du D^r J. Creighton sur la vaccination. La reconstitution bibliographique, pourtant essentielle, s'avère d'autant plus ardue que les rédacteurs ne citent en anglais que l'*incipit* du titre, ce qui ne va pas sans poser quelque problème. Telle brochure de George Pearson, relative à la vaccination, est simplement mentionnée: *Observation concerning the eruptions (...)*, Londres, 1800. Ne figurant dans aucun catalogue, on est amené à se demander s'il ne s'agit pas d'un tiré à part de quelque article.

La *Bibliothèque britannique* a certes connu des variations dans le nombre de pages occupées par les sciences médicales, selon le volume ou l'année. Alors que la moyenne de la période 1796-1815 se situe autour de 31% (soit, environ, 123 pages sur 394 par volume), certains volumes atteignent un maximum de près de 66% (Vol. XXI, septembre-décembre 1802, 280 pages sur un total de 426), ou un minimum ne dépassant guère 5% (Vol. V, mai-août 1797, 20 pages seulement sur 387). Les pourcentages annuels varient entre 48% environ (1802, 608 pages sur 1259) et un peu moins que 17% (1812, 190 pages sur 1135) ^{31a}.

Malgré ce que l'on peut considérer comme des « variations saisonnières », (dues sans doute à des causes fortuites: défaut de matériaux ou retard dans les traductions, par exemple) la *Bibliothèque britannique* a, pendant vingt ans, consacré une place sensiblement égale à la médecine. Le Tableau I illustre ce propos.

Il est évident que ce n'est pas le fait du hasard, mais que cela révèle un choix rédactionnel très clair, choix auquel la forte personnalité et le dynamisme de Louis Odier n'étaient pas étrangers. Il demeure néanmoins que l'attribution d'un certain nombre de pages à telle ou telle autre rubrique ou subdivision nécessitait un consensus parmi ceux qui dirigeaient le recueil et supposait que M.-A. Pictet, responsable de la série *Sciences et Arts*, accordait une large indépendance à son collaborateur.

Cela démontre donc que les sciences médicales, les travaux scientifiques qui leur étaient liés, représentaient — dans la « stratégie encyclopédique » des Genevois — un front très important sur lequel il fallait porter constamment l'effort.

Sans entrer dans le détail, on signalera particulièrement quelques années pendant lesquelles se manifeste une assez forte tendance à la hausse par rapport à la moyenne des deux décennies :

1802 (48,3%) — 1803 (35,2%) — 1805 (34,3%) — 1806 (37,2%) — 1807 (34,7%)
— 1809 (39,5%) — 1810 (33,7%) — 1811 (35,8%) — 1813 (36,5%)

On peut rechercher les causes de ces hausses, et les trouver dans la publication des travaux qui font figure de « best-sellers », c'est-à-dire ceux auxquels les rédacteurs ont consacré le nombre de pages le plus considérable.

TABLEAU I

Bibliothèque britannique, *Série Sciences et Arts*
Evolution du nombre de pages consacrées aux sciences médicales 1796-1815

Année	Nombre de pages total (3 vols.)	Nombre de pages consacrées aux sciences médicales	Pourcent du total
1796	1 195	362	30,29
1797	1 159	308	26,57
1798	1 156	292	25,26
1799	1 191	201	16,88
1800	1 219	366	30,02
1801	1 273	373	29,30
1802	1 259	608	48,29
1803	1 230	433	35,20
1804	1 157	276	23,85
1805	1 165	400	34,33
1806	1 176	437	37,16
1807	1 182	410	34,69
1808	1 123	353	31,43
1809	1 148	453	39,46
1810	1 195	402	33,64
1811	1 166	417	35,76
1812	1 135	190	16,74
1813	1 157	422	36,47
1814	1 156	330	28,55
1815	1 162	334	28,74
1796-1815	23 604	7 367	31,21

Ainsi en est-il, par ordre décroissant, des écrits de :

John Sinclair, *The code of health and longevity* (n° 302)^{31b}, 597 pages (extraits publiés en 1809 et 1810).

Louis Odier, *Cours de médecine pratique* (n° 243), 307 pages (extraits publiés en 1802 et 1803).

Robert Thomas, *The modern practice of physick* (n° 312), 230 pages (extraits publiés en 1802 et 1803).

- Thomas Percival, *Essays* (n° 264), 200 pages (extraits publiés en 1808).
 William Heberden, édition anglaise des *Commentarii* (n° 178), 193 pages (extraits publiés en 1804 et 1805).
 Humphry Davy, travaux sur l'oxyde nitreux et sa respiration, (n° 97), 189 pages (extraits publiés en 1802).
 Alessandro Flajani, *Saggio filosofico intorno agli stabilimenti scientifici* (n° 167), 178 pages (extraits publiés en 1811).

Cette brève liste rend compte de certaines variations de la moyenne générale.

Elle reflète aussi, bien évidemment, le choix « doctrinal » des rédacteurs de la *Bibliothèque britannique*. On trouvera plus loin quelques remarques sur la répartition par rubriques, en fonction du *nombre de titres*. Mais on peut confirmer dès maintenant, en se fondant sur le *nombre de pages* consacrées à certaines œuvres, que la priorité la plus large est accordée à la médecine pratique, à l'hygiène et à la santé publique.

Il est malheureusement hors de question de procéder dans cette première phase de l'enquête à une étude comparative des œuvres dont les extraits ont paru dans la série *Sciences et Arts*.

Nous avons cependant procédé à un inventaire des titres (que l'on retrouvera dans l'essai de reconstitution bibliographique aux pages 349-390) répartis ensuite par catégories et par rubriques. Cette méthode n'offre pas toute la finesse d'analyse souhaitable étant donné qu'il s'agit, précisément, d'une distribution établie en fonction du nombre des titres et non du nombre de pages (à l'exception des exemples cités ci-dessus).

A propos des catégories retenues, signalons que la distinction entre « ouvrages » et « divers » a été établie, pour des motifs pratiques, en fonction du nombre de pages de l'œuvre originale. La différenciation entre « correspondance » et « contributions originales » répond aussi à un souci de clarté dans la présentation. Mais il est évident que nombre de lettres peuvent être considérées comme des contributions originales. D'autre part, ainsi que le montrent des exemples cités plus loin, on peut considérer que d'autres contributions originales se dissimulent, sous forme de notes du rédacteur, dans de nombreux extraits.

Un premier classement (voir le Tableau II) permet déjà d'éclairer de manière significative le choix de la *Bibliothèque britannique*. Il s'établit comme suit (ordre décroissant):

	%
1) Variole et vaccination	41,8
2) Physiologie	12,8
3) Observations cliniques (y compris textes de médecine pratique fondés sur ces observations)	6,2

	%
4) Chimie physiologique	5,6
5) Anatomie et anatomie comparée	5
6) Thérapeutique	4,7
7) Hygiène et hôpitaux	3,6
8) Epidémies (autres que variole)	2,7
9) Chirurgie	2,1
10) Pharmacologie	2,1
11) Théories médicales	1,8
	<hr/>
	88,4
et	
Divers	11,6
	<hr/>
	100 %

Les priorités sont clairement définies. Variole et vaccination se détachent nettement. Les travaux de physiologie et les observations cliniques viennent en seconde et troisième position. C'est donc une médecine essentiellement pratique, fondée sur l'observation et l'expérimentation, marquée par un très vif souci quant à l'hygiène publique. Dès lors on ne s'étonnera pas que la spéculation théorique occupe une place si restreinte dans les préoccupations de la *Bibliothèque britannique*.

Il est en plus, nous l'avons dit, une partie extrêmement vivante et riche; celle que les rédacteurs ont réservée à la correspondance. On y trouve la transcription intégrale ou partielle de diverses lettres d'Edward Jenner, certaines d'entre elles ayant, semble-t-il, échappé à Le Fanu ³². L'éventail des correspondants est très large: de Pavie, Antonio Scarpa écrit à Jean-Pierre Maunoir, lequel répond par le truchement de la *Bibliothèque*; tel anonyme de Londres signale des cas singuliers de vaccination tandis que de Crest, dans la Drôme, un abonné s'adresse à Louis Odier. Mais cette rubrique permet également de constater à quel point Jean De Carro collaborait infatigablement à la revue. De Vienne, il transmet presque chaque mois la correspondance qu'il reçoit lui-même et y ajoute fréquemment des extraits de lettres reçues par ses propres correspondants. L'aire géographique s'étend ainsi aux horizons de l'Orient et au-delà de l'Atlantique: les lecteurs peuvent prendre connaissance de missives expédiées d'Antioche, d'Alep, de Madras ou d'Irckoutzk, à moins que ne soit publiée une lettre adressée par Thomas Jefferson à Benjamin Waterhouse, professeur à Harvard et premier vaccinateur aux Etats-Unis. Nul doute que si: « La conversation et l'exemple sont les grands moyens d'influer sur la curiosité », ³³ la *Bibliothèque britannique* fournissait alors à chaque livraison, dans certains milieux, d'amples sujets de conversation sur l'avancement des sciences et leur application pratique.

TABLEAU II
Bibliothèque britannique, Série Sciences et Arts
Distribution des titres présentés dans la Bibliothèque britannique
(par catégories et par sujets)

SUJETS	Total	%	CATÉGORIES ¹				
			Ouvrages	Articles	Correspondance	Contributions originales	Divers
<i>Groupe I</i>							
Variole et Vaccination	141	41,8	10	8	97	8	18
Epidémies	9	2,7	4	3	1	—	1
Hygiène et Hôpitaux	12	3,6	3	—	1	4	4
Observations cliniques	21	6,2	11	7	—	2	1
Thérapeutique	16	4,7	11	4	—	1	—
Chirurgie	7	2,1	3	2	—	—	2
<i>Groupe II</i>							
Théories médicales	6	1,8	3	2	1	—	—
Anatomie et anatomie comparée	17	5	1	8	7	1	—
Physiologie	43	12,8	4	32	3	—	4
Chimie physiologique	19	5,6	2	12	2	2	1
Pharmacologie	7	2,1	2	2	2	—	1
Divers	39	11,6	5	6	21	3	4
Totaux	337	100	59	86	135	21	36

¹ Diverses catégories de textes ont fourni aux rédacteurs la « matière première » destinée à la composition du recueil. a) *Ouvrages* : imprimés de 100 pages et plus que la *Bibliothèque britannique* a annoncé, traduit ou commenté. b) *Articles* : textes parus dans des périodiques étrangers. c) *Correspondance* : lettres reçues par les rédacteurs, ou transmises par des collaborateurs; plus rarement, lettres, déjà parues dans d'autres revues, reprises et traduites dans la *Bibliothèque britannique*. d) *Contributions originales* : manuscrits inédits publiés pour la première fois dans la *Bibliothèque britannique*. e) *Divers* : imprimés isolés et brochures de moins de 100 pages.

De quelle manière, avec quelle rapidité les ouvrages anglais étaient-ils présentés aux lecteurs genevois et européens? Un cas concret, concernant une œuvre célèbre, nous permettra de mieux illustrer ce propos.

L'Inquiry into the causes and effects of the variolae vaccinae (...) d'Edward Jenner paraît en 1798. Soyons même plus précis car, en l'occurrence, la chronologie revêt une importance certaine: « All matters having been duly arranged, nous dit Baron, the Inquiry was published about the end of June, 1798. The dedication to his friend Dr. Parry of Bath bears date the 21st of that month ³⁴. » Sans attendre le premier biographe du médecin de Berkeley, des publications contemporaines reprennent cette date, confirmée depuis lors ³⁵. Au nombre de celles-ci citons les rapports du

Comité central de vaccine, à Paris, et de la Commission de l'Hôpital majeur de Milan ³⁶. L'opuscule de Jenner ne paraît pas susciter immédiatement un large écho : « (...) le professeur Marc-Auguste Pictet venait d'arriver d'Angleterre, rapportant le mémoire à jamais célèbre de l'inventeur de la vaccine, dont aucun journal anglais n'avait jusqu'alors rendu compte (...) ³⁷. » Louis Odier saisit l'importance des observations de Jenner et annonce l'ouvrage dans la livraison d'octobre 1798 de la *Bibliothèque* : « Cet ouvrage contient l'exposé d'une découverte fort singulière, et qui peut jeter un grand jour sur la théorie des maladies susceptibles d'être inoculées ; en même temps qu'elle peut devenir fort utile pour en préserver sans danger l'espèce humaine (...) ³⁸. »

Cinquante-huit pages seront ensuite consacrées dans les numéros de novembre et décembre à la publication de larges extraits traduits ³⁹.

Odier présente le texte librement et y ajoute des notes personnelles, puisant dans les périodiques scientifiques de l'époque (*Journal de médecine, Bibliothèque des sciences*), se référant à ses lettres à de Haen sur l'inoculation, complétant son information par la consultation d'autres ouvrages, par exemple les *Observations et découvertes faites sur des chevaux*, publiées à Paris, en 1754, par le vétérinaire Etienne-Guillaume Lafosse. Il y ajoute des remarques tirées de son expérience personnelle de l'inoculation et diverses observations critiques, cite van Swieten, Boerhave ou Hufeland.

Cet exemple permet de démontrer aisément que la *Bibliothèque* a fonctionné comme un relais indispensable entre l'Angleterre et la France. Il est même possible d'affirmer que les extraits parus dans le périodique genevois constituent sans doute la première édition française de l'œuvre de Jenner, même s'il ne s'agit que de « bonnes feuilles », paraissant environ une année et demie avant la première édition lyonnaise mentionnée par Le Fanu ⁴⁰. D'ailleurs, annonçant cette traduction, le *Recueil périodique* ajoute : « La vérole vaccine n'est guère connue en France que par les notices qu'en ont publiées divers journaux ; tels que la *Bibliothèque britannique* et le *Recueil périodique de littérature médicale étrangère* (...) ⁴¹. »

Les Genevois se montrent décidément fort actifs en cette affaire, et leur intervention dépasse d'emblée le cadre de la *Bibliothèque*. En effet :

« A peine cette annonce [des travaux de Jenner et des expériences auxquelles s'étaient livrés, à Londres, Woodville, Pearson et Simmons] fut publiée en France, qu'elle excita une vive attention. L'École de Médecine de Paris, à laquelle rien de ce qui intéresse la science médicale ne peut être étranger, prit cet objet en considération [le 19 janvier 1800] ; des commissaires furent nommés pour faire des expériences, et se concerter avec les membres d'une commission nommée en même temps dans le sein de l'Institut national. Du fluide vaccin ayant été apporté à Paris par le citoyen Colladon, médecin de Genève qui venait d'Angleterre, de premiers essais furent tentés par le professeur Pinel, à la Salpêtrière [le 14 avril 1800]. On en fit en même temps avec les croûtes de quelques boutons que l'on venait d'observer sur des vaches,

(195)

A N N O N C E S.

AN INQUIRY INTO THE CAUSES AND EFFECTS
OF THE VARIOLÆ VACCINÆ, &c. By Edward
JENNER, M. D. F. R. S., &c. London 1798.
Recherches sur les causes & les effets de la
Petite-vérole des vaches, par Edouard JENNER,
Dr. Méd. Membre de la Société Royale, &c.
Londres 1798.

CET ouvrage contient l'exposé d'une découverte fort singulière, & qui peut jeter un grand jour sur la théorie des maladies susceptibles d'être inoculées; en même temps qu'elle peut devenir fort utile pour en préserver sans danger l'espèce humaine. Nous en donnerons dans un prochain numéro un Extrait détaillé. Nous nous empressons en attendant de faire connoître en peu de mots à nos Lecteurs, en quoi la découverte consiste, & nous les invitons à suspendre leur jugement sur les faits que nous annonçons, jusqu'à ce qu'ils en aient lu le développement & la preuve.

On fait que les chevaux fatigués sont sujets à une maladie qu'on appelle le javart (*the grease*). C'est une tumeur inflammatoire qui leur vient au bas de la jambe, & qui suppure comme un gros furoncle. Dans les pays de pâturages, où les laiteries occupent tout le monde, hommes, femmes & enfans, il arrive souvent que les mêmes hommes qui soignent les chevaux malades traitent aussi les vaches, & leur communiquent la maladie, qui se manifeste par des pustules irrégulières sur le pis de la vache. Ces pustules sont d'un bleu pâle, un peu livide, & entourées d'un cercle érysipélateux. L'animal devient bientôt malade, & son lait diminue beaucoup. Mais c'est l'affaire de quelques jours. Cependant la maladie se communique pour l'ordinaire aux hommes & aux femmes qui traitent les vaches dans cet

Cristina Fedele (Genève)

Première présentation de l'œuvre de Edward JENNER, *An Inquiry into the causes and effects of the variolae vaccinae* (No. 196), dans le Volume IX (octobre 1798), pp. 195-196.

près de Paris, et que l'on avait jugées analogues à la vaccine. Enfin, un jeune médecin, plein de connaissances et de zèle, dont le nom reviendra plusieurs fois dans le compte que nous rendons ici de nos travaux, le citoyen Aubert, ayant conçu le projet de passer en Angleterre pour suivre les inoculations de vaccine que l'on y pratiquait, la Commission de l'École de Médecine, et celle de l'Institut, réunies, rédigèrent une série de questions [en février 1800] sur lesquelles il fut prié de procurer des réponses précises ⁴².»

C'est de plus, grâce à Aubert, et aux passeports accordés par Talleyrand, que le Docteur Woodville put se rendre à Paris, où il arriva le 26 juillet 1800 ⁴³.

L'importance des relations intellectuelles et scientifiques de Genève avec l'Angleterre n'échappe pas à Henri-Marie Husson, lequel y voit à juste titre la cause de l'enthousiasme des médecins du département du Léman pour les nouvelles méthodes de lutte contre la variole: « Le C[itoyen] Odier, à Genève, trouvait les esprits également disposés à la vaccination, à raison des relations littéraires plus étendues dans cette contrée avec l'Angleterre ⁴⁴.»

La manière de laquelle a été conçue et réalisée la *Bibliothèque britannique* pose toute une série de problèmes méthodologiques.

Sélection des ouvrages. Qu'ont reçu, en réalité, les rédacteurs? Ce qu'ils publient est déjà le résultat d'un choix de leur part; la reconstitution bibliographique n'est donc pas significative à cet égard. Un certain choix transparait néanmoins, si l'on observe et compare les titres qui sont simplement annoncés et les ouvrages dont on publie des extraits plus ou moins longs. D'ailleurs, la sélection s'opère également au niveau du contenu, ce qui rend l'analyse encore plus délicate, certaines parties d'une œuvre étant plus largement reproduites, d'autres omises.

Deux lettres de F.-G. Maurice lèvent un coin du voile sur les envois reçus par la rédaction et sur ce qu'elle écarte. Le 28 février 1813, il écrit au libraire Magimel: « (...) J'ai fait un relevé aussi exact que possible des livres qui nous manquent... [mais] je ne puis savoir au juste ce qu'il expédie, à chaque mois il y a des *Monthly* [et] *Critical Review*, *Nicholson*, *Tilloch*, *Annals of Agriculture*, et de temps en temps des *Edinburgh's Review* (...) ⁴⁵.» Deux semaines après, il renvoie des volumes à Paris: « (...) Vous trouverez ci-dérrière une liste de quelques ouvrages anglais qui sont dans le ballot et que vous voudrez bien offrir à M. Suard ou à M. Langlet qui désirent connaître et prendre ce que nous ne gardons pas (...) ⁴⁶.»

Traduction. A cet égard, en abordant la *Bibliothèque*, il faudra avant tout se souvenir des conditions particulières de la traduction au XVIII^e siècle. « Le verbe traduire ne suggérait pas la rigueur minutieuse qui caractérise le labeur de plus d'un traducteur moderne (...). Au siècle de Voltaire, la plume cursive du traducteur glisse rapidement sur le papier, et les volumes sortent sans hésitations, année après année. A la rapidité s'ajoute l'absence de vraie fidélité à l'œuvre originale. Cette œuvre, souvent prétexte plus que texte, le traducteur la manie à sa guise, supprimant, allongeant, subdivisant, commentant. Il le fait sans arrière-pensée ⁴⁷.»

Ce travail de traduction, d'annotations, d'adjonctions ne va pas sans entraîner, parfois, des « améliorations », du moins au point de vue de l'adaptateur : « (...) Enfin, dans la *Bibliothèque britannique*, j'ai publié un très grand nombre d'extraits qui portent mon nom en abrégé dans les notes et j'ose [les] croire presque tous supérieurs à l'original (...) ⁴⁸.»

S'agissant des traductions, on peut établir un premier bilan.

Ne sont concernés, bien sûr, que les ouvrages (de cent pages et plus), non les articles dont le repérage serait trop problématique. Malgré cela, on s'expose à des oublis, soit que certaines traductions françaises ne sont pas répertoriées, soit qu'elles ne figurent pas — en raison de leur lieu de parution, par exemple — dans les inventaires traditionnels de la librairie française ^{48a}.

Tel est le cas, par exemple, de l'ouvrage de Giuseppe Jacopi (*Memoria*, n° 193) dont une édition française — signalée par le *National Union Catalog* — a paru à Milan, la même année que l'original italien; ou de celui de John Glover Loy (*An account*, n° 211). La traduction de ce dernier, due à Jean De Carro, a été publiée à Vienne, en 1802; elle n'est signalée que par le fidèle collaborateur de la *Bibliothèque britannique*, dans ses *Mémoires*, et par Heinsius.

Ces réserves exprimées, nous constatons que la série *Sciences et Arts* a présenté ou traduit, sous forme d'extraits plus ou moins importants, 51 ouvrages en langues étrangères (à l'exception du latin) se répartissant comme suit (voir Tableau III):

45 de l'anglais

et

6 de l'italien

Sur ce total, il s'avère que:

Vingt-neuf n'ont pas paru en traduction française;

Dix n'ont paru séparément que sur les presses de la *Bibliothèque britannique* (en fait, un de ceux-ci a été publié à Vienne, mais par De Carro qui l'avait déjà traduit pour la *Bibliothèque britannique*)

Un a été publié, vraisemblablement à compte d'auteur, au lieu même de l'édition originale (G. Jacopi, n° 193);

Onze ont été traduits en français entre 1797 et 1825, la plupart du temps après que les extraits aient paru dans la *Bibliothèque britannique*.

Par rapport aux traductions, le rôle du périodique genevois peut faire l'objet de deux appréciations. Dans un premier cas, on tient compte des éditions françaises provoquées par la parution des extraits. A ce taux, l'influence de la *Bibliothèque britannique* paraît bien modeste, puisque le pourcentage de ces éditions se limite à 22% environ.

Mais il n'est pas significatif, à notre avis, d'appliquer ce schéma — qui convient mieux à la production spécifiquement littéraire — aux ouvrages scientifiques.

TABLEAU III

Tableau des ouvrages en langues étrangères présentés dans la Bibliothèque britannique (Série Sciences et Arts)
et des traductions françaises publiées séparément

(Les chiffres entre parenthèses à la suite du nom de l'auteur,
dans la colonne de gauche, renvoient à l'Essai de reconstitution bibliographique, pages 349-390)

Auteur	Titre	Date et lieu de parution	Parution dans la Bibliothèque britannique	Traduction française
ADAMS Joseph (2)	Observations on morbid poisons (...)	London, 1795	II (1796)	Incluse dans les « Considérations » d'A. Portal, Paris (3 ^e édit.), 1814
ADAMS William (3)	Practical observations on ectropium (...)	London, 1812	LIV (1813) et LV (1814)	—
AIKIN Charles (4)	A concise view (...)	London, 1801	XVI (1801)	Paris, An IX (1800-1801)
ALDINI Giovanni (5)	An account of the late (...)	London, 1803	XXII (1803)	Paris, 1803
BALFOUR Francis (36)	Observations respecting (...)	Calcutta, 1805	XXXIX (1808)	—
BAYNTON Thomas (46)	Descriptive account (...)	London, 1797	VII (1798)	—
BEDDOES Thomas (47)	Considerations (...)	Bristol, 1796 (3 ^e édit.)	VI (1797)	—
BEDDOES Thomas (49)	Reports principally (...)	Bristol & London, 1797	VIII (1798)	—
BELL Benjamin (51)	A system of surgery	Edinburgh, 1791 (5 ^e édit.)	I (1796)	Paris, An IV (1796)
BELL John (52)	Discourses (...)	Edinburgh, 1795	IV (1797)	Paris, 1825
BLACKALL John (54)	Observations (...)	London, 1813	LVII (1814)	—
BROWN John (70) ¹	The elements of medicine	London, 1795 (new edition)	V (1797)	Paris, An VI (1798)
BUCHAN Alexander (72)	Practical observations (...)	London, 1804	XXIX et XXX (1805)	Paris, 1812
CAVALLO Tiberius (75)	An essay (...)	London, 1798	X (1799)	—
COX Joseph Mason (85) ²	Practical observations (...)	London, 1804	XXXI et XXXII (1806)	Genève (Imp. de la Bibliothèque britannique), 1806
CURRIE James (89)	Medical reports (...)	London & Edinburgh, 1798 (second édit.)	XVII (1801)	Genève (Imp. de la Bibliothèque britannique), 1801
CURRIE James (90)	Medical reports (...)	Liverpool, 1804	XXX (1805)	—

CURRY James (92)	Observations (...)	Northampton, 1792	XI (1799) et XIII (1799)	Genève (Imp. de la <i>Bibliothèque britannique</i>), 1800
CURRY James (93)	Observations (...)	London, 1815 (second edition)	LIX et LX (1815)	—
DAVY Humphry (97)	Researches chemical (...)	London, 1800	XIX-XXI (1802)	—
DUNNING Richard (163)	Some observations (...)	London, 1800	XV (1800)	—
FLAJANI Alessandro (167)	Saggio filosofico (...)	Roma, 1807	XLVI et XLVII (1811)	Genève (Imp. de la <i>Bibliothèque britannique</i>), 1811
FOWLER Richard (169)	Experiments (...)	Edinburgh, 1793	II (1796)	—
FOWLER Thomas (170)	Medical reports (...)	London, 1795	II (1796)	—
HASLAM John (175)	Observations (...)	London, 1798	XXXII-XXXIII (1806)	—
HAYGARTH John (176)	A clinical history (...)	London, 1805	XXXIV (1807)	Genève (Imp. de la <i>Bibliothèque britannique</i>), 1807
HEBERDEN William (178)	Commentaries (...)	London, 1803 (second edition)	XXV (1804) à XXVIII (1805)	—
HERDMAN John (179)	An essay (...)	Edinburgh, 1795	II (1796)	—
HUNTER John (191)	A treatise on the blood	London, 1794	III (1796)	Ostende, An VII (1798-99)
JACOPI Giuseppe (192)	Esame della dottrina (...)	Pavia, 1804	LII (1813)	—
JACOPI Giuseppe (193)	Memoria di G.J.	Milano, 1812	LII (1813)	Milano, 1812
LOY John Glover (211)	An account of some (...)	Whitby, 1801	XXI (1802)	Vienne (Geisinger), 1802
MAC-GRIGOR James (213)	Medical sketches (...)	London, 1804	XXVIII-XXX (1805)	—
MONTAGU Basil (233)	Some enquiries (...)	London, 1814	LVIII (1815)	—
MURRAY John (236)	A system of materia (...)	Edinburgh, 1810	LIII (1813)	—
MORESCHI Aless. (235)	Del vero e primario (...)	Milano, 1803	XXXV-XXXVI (1807)	Genève (Imp. de la <i>Bibliothèque britannique</i>), 1807
PEARSON George (258)	An inquiry concerning (...)	London, 1798	XI (1799)	—
PERCIVAL Thomas (264)	The works (Vols. 3 + 4)	London, 1807 (new edition)	XXXVII-XXXVIII (1808)	Genève (Imp. de la <i>Bibliothèque britannique</i>), 1808
ROLLO John (275)	An account of two cases(...)	London, 1797	VI (1797) - VIII (1798)	—
SACCO Luigi (283)	Osservazioni pratiche (...)	Milano, Ano IX (1800)	XVIII (1801)	—
SACCO Luigi (284)	Trattato di vaccinazione	Milano, 1809	XLV (1810)	Chambéry, 1811
SAUNDERS William (291)	A treatise (...)	London, 1805 (second edition)	XXIX (1805)	—
SINCLAIR John (302) ³	The code of health (...)	Edinburgh, 1807	XL (1809) - XLV (1810)	Genève (Imp. de la <i>Bibliothèque britannique</i>), 1810

Auteur	Titre	Date et lieu de parution	Parution dans la <i>Bibliothèque britannique</i>	Traduction française
SMYTH James C. (306)	A description (...)	London, 1795	XVI-XVII (1801), signalé dès 1796	—
SMYTH James C. (307)	The effects of the nitrous vapour (...)	London, 1799	XVII (1801)	Genève (Imp. de la <i>Bibliothèque britannique</i>), 1801
THOMAS Robert (312)	The modern practice (...)	London, 1801	XX (1802) - XXV (1804)	Paris, 1818
THOMPSON Benj. (313)	Essays	London, 1796 →	I (1796) et XX (1802)	Genève (Manget) et Paris, 1799-1806
TUKE Samuel (316)	Description(...)	York, 1813	LIX (1815)	—
WHATELY Thomas (324)	Practical observations(...)	London, 1799	XIV (1800)	—
WILLAN Robert (325)	On cutaneous diseases	London, (1798)-1808	XLIX-LI (1812)	—
WOODVILLE Will. (330)	Medical botany (...)	London, 1790-1793	III (1796)	—

¹ La traduction citée ici, établie par J.-B.-F. Léveillé d'après l'édition italienne, s'intitule *Exposition d'un système plus simple de médecine (...)*. Il faudra attendre 1805 pour que les *Éléments de médecine* à proprement parler soient traduits par Fouquier.

² A l'exception des œuvres de Benjamin THOMPSON, Comte de Rumford (dont la publication a commencé chez G. J. Manget, en 1799) toutes les traductions parues à Genève constituent des tirages à la suite de ce qui avait déjà été publié dans la *Bibliothèque britannique*. Il s'agit donc, selon les cas, de traductions intégrales, ou de « bonnes feuilles », accompagnées des notes de L. Odier (pour le détail, se référer à la reconstitution bibliographique).

³ A. MONGLOND (Tome 5, 1471) signale trois éditions françaises d'un *Essai sur la longévité et questions proposées sur ce sujet intéressant* (Paris, 1802). Cette traduction concerne sans doute une première version de l'œuvre de J. SINCLAIR, parue à Londres en 1802, connue sous divers titres: *An Essay on Longevity* ou *Hints on Longevity*.

Si l'on considère en effet que les rédacteurs ont offert un fidèle reflet des œuvres originales, le plus important était déjà accompli. Le rayonnement de la *Bibliothèque britannique* ne peut donc se mesurer à l'aune de la demande, d'ordre commercial, qu'elle aurait suscité en faveur d'éditions françaises séparées.

Dans ce deuxième cas, les proportions s'inversent et le périodique genevois occupe de toute évidence une place de choix. Le 57% des ouvrages pris en considération n'a jamais figuré dans le catalogue d'un éditeur français; ce pourcentage atteint même près de 77%, si l'on tient compte des écrits qui n'ont paru séparément que sur les presses de la *Bibliothèque britannique*.

De ce fait, il est incontestable — indépendamment de toute autre considération quant à la portée du contenu — que l'activité des rédacteurs a permis à l'opinion médicale et scientifique francophone de prendre connaissance des résultats des recherches et observations consignés dans trente-neuf des titres mentionnés ici, sur un total de cinquante et un.

Mais, le tableau ci-dessus permet aussi de constater que, dans la plupart des cas, le « temps de latence » entre la parution de l'original et l'insertion dans la *Bibliothèque britannique* est très court.

Ce qui est une manière d'attester que les Genevois suivaient effectivement de près l'actualité médicale (scientifique, littéraire ou agricole) anglaise et qu'ils s'astreignaient avec une belle constance — malgré les aléas des arrivages de matériaux — aux travaux de traduction et aux recherches nécessaires à l'établissement du commentaire.

Les exemples qui en témoignent ne manquent pas: nous avons déjà cité le cas de l'*Inquiry* d'Edward Jenner. Mentionnons encore l'essai biographique que John Coakley Lettsom dédia, sous forme d'éloge, au même E. Jenner. Le discours fut prononcé à la Société médicale de Londres, le 8 mars 1804, et il parut au mois de septembre de la même année. La *Bibliothèque* en rend compte dans son volume XXXIX, soit en 1808, aux pages 166-184. Quant à la première traduction française elle ne sera publiée séparément que trois ans plus tard ⁴⁹.

Le réseau d'informateurs mis en place par les éditeurs joue un rôle de premier plan. Il conditionne en grande partie l'activité de la rédaction. Certes, M.-A. Pictet se rend lui-même à diverses reprises en Angleterre et peut y nouer ou consolider des relations ⁵⁰; il n'en demeure pas moins qu'il s'agit de reconstituer la trame. A cet égard, il est intéressant de noter qu'au nombre des « souscripteurs pour l'inoculation de la vaccine », côtoyant Talleyrand, Fouché, Pinel, Husson, Fourcroy et bien d'autres encore, figure le Citoyen Magimel, libraire et agent de la *Bibliothèque* à Paris. Quant aux rédacteurs, nul ne s'étonnera qu'ils soient en correspondance avec les sociétés savantes; ainsi, par exemple, Louis Odier fait-il partie, au même titre que Colladon et Aubert, des correspondants du *Comité central de vaccine* ⁵¹.

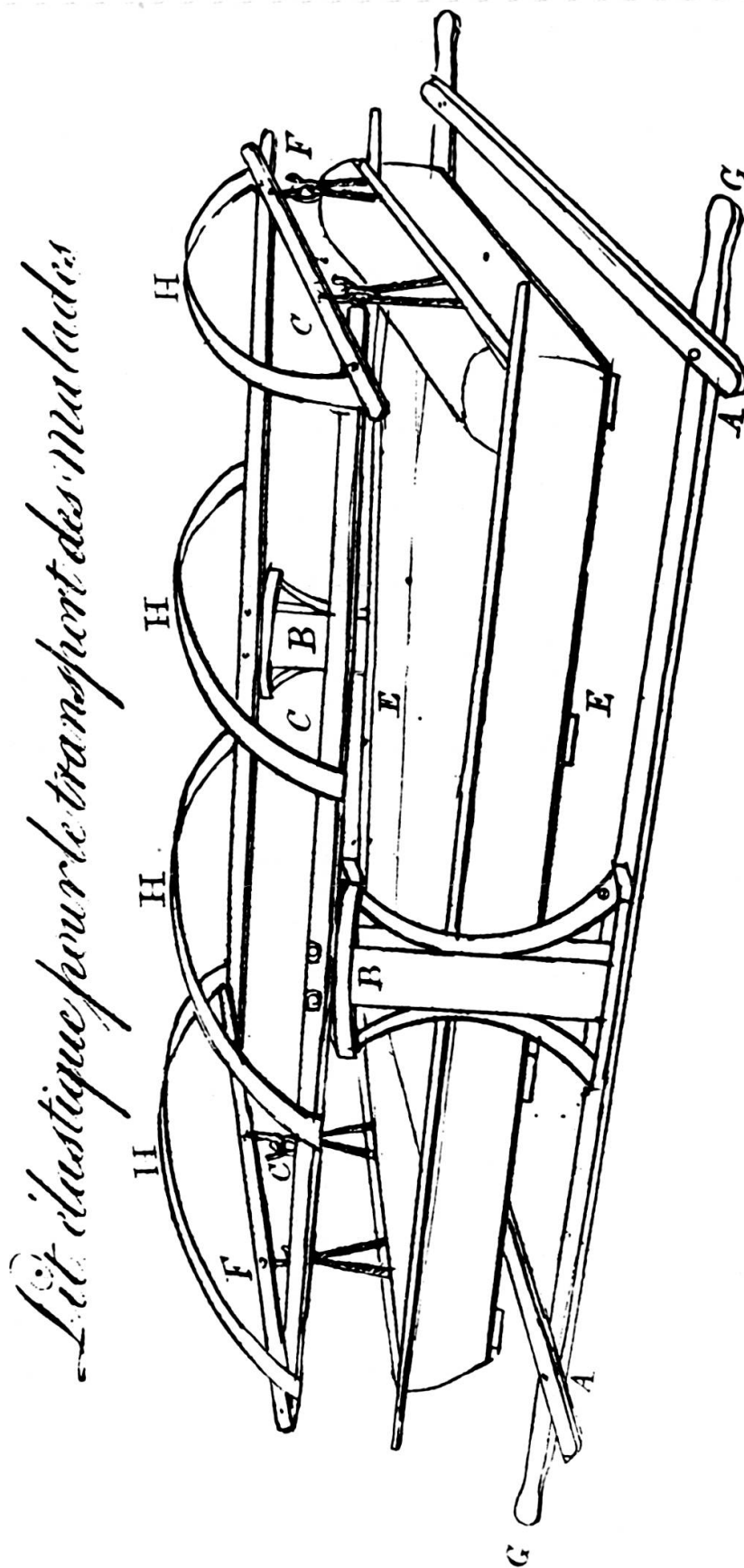
La correspondance des uns ou des autres permet de suivre, en partie du moins, le cheminement des informations, tel qu'elle nous le suggère. De Paris, Marc-

Auguste Pictet fait savoir à Louis Odier: « J'ai reçu, mon très cher collègue, de votre ami le D^r De Carro la lettre incluse, avec permission de la lire, et demande de vous l'acheminer. Je vous l'envoie par M. de Barante qui part demain ou dimanche. J'ai reçu en même temps une lettre du même pour la *Bibliothèque britannique*, que j'achemine par la poste, en sorte qu'elle vous parviendra deux ou trois jours avant celle-ci. Je me suis hâté d'envoyer l'autre, parce que comme elle prendra 5 pages $\frac{1}{2}$ d'impression peut-être son étendue resserrera-t-elle celle de votre article de médecine (...) ⁵². » En une autre occasion, il fait allusion à une relative pénurie d'articles: « (...) Je vous remercie fort des extraits que vous voulez bien nous promettre pour les cahiers prochains de notre recueil. J'ai déjà lu avec beaucoup d'intérêt celui que vous avez inséré dans le dernier, et j'ai vu avec plaisir l'effet qu'il avait produit ici parmi quelques amateurs. Ces extraits viendront d'autant plus à propos, que nous n'avons pas reçu de matériaux depuis longtemps et que notre fonds s'épuise (...) ⁵³. » Au mois d'août 1811, Alexandre Marcet, établi à Londres, transmet à J.-A. De Luc, alors lecteur de la reine à Windsor, un message de M.-A. Pictet, lequel souhaite « faire savoir à M. De Luc que j'ai déjà inséré dans notre Recueil [la *Bibliothèque britannique*] deux extraits de sa belle analyse de la pile galvanique; le second se termine avec l'original publié dans *Nicholson* au mois d'août 1810. Je continuerai avec les deux morceaux sur la *colonne électrique*, Part I et II, qui me sont parvenus par voie d'ami. Il annonce page 114 une suite que j'espère recevoir *in due time*; c'est à mon gré un fort beau travail ⁵⁴. » Enfin, dernier exemple, citons un extrait de cette lettre dans laquelle Louis Odier expose comment il a rendu public et a pratiqué un traitement qu'Alexandre Marcet avait communiqué à Genève. Il lui envoie « un exemplaire de l'extrait que j'ai publié dans la *Bibliothèque britannique* des observations faites en Angleterre et ici sur l'utilité de l'Huile de Térébenthine. Je l'ai fait prendre en dernier lieu avec succès au jeune Malthus, qui a eu deux attaques d'épilepsie, à huit jours de distance l'une de l'autre. Je lui ai administré l'Huile de Térébenthine en doses graduellement augmentées de 3β à 3μ par jour dans de l'Eau de menthe poivrée, et dès lors il a été fort bien. Il y a de cela 2 mois et demi. Vous verrez que pour les différentes espèces de *Tænia*, auxquelles on est plus sujet dans ce pays qu'ailleurs, elle nous a aussi bien réussi. C'est une des nombreuses obligations que nous vous avons. Car sans vous, nous n'aurions jamais osé l'employer aussi librement (...) ⁵⁵. »

Autre problème d'une importance primordiale: la diffusion. Négliger cet aspect des choses nuirait dangereusement à toute histoire intellectuelle.

Il convient cependant de distinguer le nombre d'abonnés d'une part, près de cinq cents, en 1804-1805, d'après Bickerton qui conteste les chiffres trop bas donnés par Hatin ⁵⁶, et, d'autre part, les milieux que représentaient ces souscripteurs.

Sans atteindre la diffusion de la *Décade philosophique* (666 exemplaires), du *Mercur de France* (830), de la *Bibliothèque physico-économique* (1186), ou le nombre



Cristina Fedele (Genève)

Planche illustrant l'article « Manière de construire un lit à cadre élastique, d'un prix modique, et propre à faciliter le transport des personnes malades ou blessées (...) » par Patrick CRICHTON (N° 87). Vol. XL (février 1809), pp. 167-173.

d'abonnements très élevé dont s'enorgueillit l'avant-premier *Journal de Genève* (celui de Pancoucke; 4800 en 1780), la *Bibliothèque britannique* dépassait de loin les *Annales de Chimie* (112) ou le *Journal de Physique* (76) et s'était assurée une place honorable.

En ce qui concerne l'aire de diffusion, tant sur le plan géographique que social, les lieux d'origine des lettres de lecteurs peuvent fournir diverses indications; encore faut-il s'assurer que nous n'avons pas affaire, selon les cas, à quelque gentilhomme aisé qui s'est procuré la *Bibliothèque* à Paris et met à profit le calme de sa résidence campagnarde pour communiquer ses réflexions. Il ne fait nul doute à cet égard qu'une liste nominative d'abonnés s'avèrerait une source précieuse et pourrait renseigner sur la qualité de ceux-ci⁵⁷. Ajoutons encore que certains abonnés, selon la position qu'ils occupaient, avaient la possibilité de jouer à leur tour le rôle de relais et d'informer un cercle plus vaste^{57a}.

Faute de données plus précises, il est évidemment difficile, en l'état, de se faire une idée de la diffusion réelle de la *Bibliothèque* et des répercussions qu'elle a eues dans les divers milieux.

Il n'est certes pas extraordinaire que, en France, elle ait été lue en haut lieu. Marc-Auguste Pictet relate à ce propos diverses anecdotes, notamment le 14 mai 1802: « Je suis allé au sortir du Tribunat, dîner chez Magimel [libraire de la *Bibliothèque britannique*]. Il y avait à ce dîner un jeune M. Riboud, bibliothécaire du Premier Consul, qui m'a paru instruit et aimable. Il m'a dit que le Consul lui avait parlé avantageusement de la *Bibliothèque*. Il me conseillait de lui écrire pour lui demander un rendez-vous. » Les nombreux contacts scientifiques que Marc-Auguste Pictet a pu nouer outre-Manche le pousseront plus tard à proposer ses services diplomatiques; ainsi note-t-il, le 30 mars 1804: « Été chez Talleyrand, lui dire que je parlais incessamment pour Genève et que si, dans un moment quelconque, on voulait rouvrir quelque communication de l'autre côté [avec l'Angleterre], je serais placé, par ma qualité de rédacteur de la *Bibliothèque britannique*, de manière à pouvoir porter *incognito* telles paroles qu'on voudrait (...). Il a reçu avec un intérêt visible ma communication et m'a répondu qu'il en ferait part au Premier consul⁵⁸. »

Quelques années auparavant, lors de la visite de Bonaparte à Genève, Amélie Odier avait observé, en note à une lettre que lui adressait son père: « Le Premier consul qui savait très bien apprécier cette sorte d'hommes [les savants] et parler à chacun de son art, invita une partie des nôtres à dîner chez lui. Mon père nous raconta qu'à ce dîner, dont il faisait partie, on avertit souvent le premier Consul qu'il était servi, mais il continua à feuilleter tout un volume de la *Bibliothèque britannique* en questionnant à mesure M. le professeur Pictet, l'un des rédacteurs de ce journal. Enfin, l'on dut manger un dîner froid, mais l'on ne resta pas plus de dix minutes à table, ce qui expliqua à mon père l'avidité des pauvres officiers

qui ne perdaient pas un instant en paroles, sachant par expérience que la séance serait vite levée (...) ⁵⁹.»

A Genève même les rédacteurs paraissent bénéficier de quelque appui officiel: «(...) notre préfet qui est à Paris, s'est chargé de nos intérêts (...) ⁶⁰»; ce qui n'empêche nullement le pouvoir de se montrer tracassier: «(...) Nous nous tirerons s'il plaît à Dieu moins mal que nous ne l'aurions craint d'abord, des chicanes qu'on nous avait annoncées (...) ⁶¹», ni de saisir des volumes qui sont destinés à la *Bibliothèque britannique*. Aussi Maurice s'efforce-t-il d'obtenir qu'on rende «les ouvrages confisqués au profit de l'anc[ien] Min. de la Police» ⁶² ou ce «voy[age] en Italie... qui nous coûte cinq guinées et qui a été confisqué au profit de M. Rovigo pour quelques phrases sur les déprédations des Français en Italie (...) ⁶³.» D'ailleurs, la chute de Napoléon ne modifie pas la situation du jour au lendemain; protestant de sa bonne foi, l'administrateur du périodique genevois a de la peine à se contenir: «(...) Tout le monde sait que la *Bibliothèque britannique* n'a jamais éprouvé de difficulté sous le despotisme le plus sévère; est-ce que dans un Etat où la liberté de la presse va être consacrée il en éprouverait? Nous ne sortirons jamais du cadre que nous avons adopté (...) ⁶⁴.»

Dans les milieux scientifiques, le périodique genevois semble avoir joui d'une audience assez large. Le *Rapport du Comité* (...) cite abondamment et les écrits ou observations de Louis Odier et la *Bibliothèque* elle-même ⁶⁵. Les contemporains lui rendent hommage. Ainsi, donnant un aperçu des œuvres les plus importantes consacrées à la vaccination, au nombre desquelles celles de Woodville, Pearson, Husson, Aubert, Moreau de la Sarthe, Scarpa et Sacco, le rapport de la commission cisalpine, probablement rédigé par son président, Antonio Crespi, directeur de l'Hôpital de Milan, déclare non sans quelque emphase: «(...) ODIER, Scrittore celebre, Medico filantropo, Autore de' più eccellenti articoli della *Biblioteca britannica*, pel cui mezzo le notizie e i vantaggi delle più utili scoperte inglesi si diffondono per tutta Europa, e da cui emanarono nel Continente i primi e più utili scritti sul nuovo Vajuolo; (...)». A propos d'un autre Genevois, «hors les murs» celui-là: «(...) DE CARRO, che inoculando i proprii figli, fa sentire per la prima volta ne' Dominii Austriaci il nome del nuovo Vajuolo, e mantenendo una letteraria corrispondenza coll'immortale JENNER, dà occasione a quest'ultimo di sviluppare sempre nuove verità(...) ⁶⁶.»

John Baron, lui aussi, mettra en évidence, quelques années plus tard, le rôle de trait d'union assumé, en ces temps troublés, par la revue genevoise: «The unhappy war which then raged prevented direct intercourse with France and many other parts. The *Inquiry* nevertheless found its way, in the course of this year, [1799] to Geneva, Hanover and Vienna. In the first-mentioned place Drs. Odier and Peschier collected all the information that could be obtained on the subject, and communicated it to the scientific world through the medium of the *Bibliothèque britannique*. In Vienna, the cause of vaccination was taken up by Dr. De Carro

with a zeal commensurate to its importance, and fostered and disseminated with a degree of wisdom and energy which has not been exceeded on the part of any of the eminent individuals who have advocated or advanced it ⁶⁷.»

Inversement, le succès suscitant la jalousie, il est fort probable que quelques-uns aient voulu s'attribuer indûment des mérites qui revenaient au périodique genevois: « La *Bibliothèque britannique*, dont la rédaction la tenait [Genève] en relation constante et directe avec tout un monde, dont la politique de Napoléon empêchait le contact avec le reste de l'empire la mettait à cet égard dans une situation vraiment privilégiée. Le chef-lieu du Léman était mis au courant, avant la capitale, des découvertes de la science à l'étranger. Mais voilà, on se vengeait, à Paris, en s'appropriant, ou en attribuant à d'autres les travaux des Genevois qu'on se gardait de citer ⁶⁸.» On trouve, sous la plume des rédacteurs, quelque écho de ces procédés: « (...) Il n'est sans doute pas besoin de rappeler à nos lecteurs que, depuis cinq ans, nous les avons constamment tenus à la suite de ces travaux [de Rumford], et dans le plus grand détail; mais, pour ceux qui ne nous lisent pas habituellement, nous citerons seulement l'article suivant, tiré d'un excellent écrit, publié à Paris le 21 Pluviose An VIII [10 février 1800], à l'époque de l'ouverture du premier établissement de soupes qui s'y est formé, rue du Mail.

« La *Bibliothèque britannique* (dit l'auteur de cet article) a fait connaître en France les intéressants travaux de *Rumford*; grâce aux lumières qu'elle a fait naître, on a imité les Etablissements de Munich à Genève. Le succès de cette entreprise a stimulé les esprits. Lausanne, Neuchâtel, Marseille, possèdent actuellement de pareilles fondations; on s'en occupe à Lyon; on vient ENFIN d'en fonder une à Paris. (...) ⁶⁹.»

« Quand on réunit tous les travaux d'une nation, ou même d'une ville pour l'instruction des hommes, écrit Jean Sénebier, on est aussi étonné de la grandeur de leur masse que de la petitesse de leur utilité: comme lorsqu'on entre dans une grande bibliothèque, on est accablé par le nombre prodigieux des livres qu'elle renferme et par l'idée du petit volume qu'on pourrait en faire en rassemblant les vérités originales que cette immense collection peut fournir ⁷⁰.»

Les considérations faites jusqu'à ce point à propos de la *Bibliothèque* démontrent assez, espérons-nous, que ce schéma d'analyse ne peut lui être appliqué. Les initiateurs de cette publication n'ont jamais entendu faire œuvre créatrice: « Ce n'est point un *Journal* que nous faisons, affirment-ils, c'est un recueil périodique, essentiellement composé de tout ce qui, dans les productions des presses anglaises, nous semble offrir de l'intérêt, et surtout de l'utilité ⁷¹.»

Les rédacteurs ont avant tout exprimé leur personnalité et leur curiosité scientifiques par leurs choix et leurs commentaires. Ils ont moins aspiré à formuler leurs propres théories qu'à assurer une diffusion aussi large que possible aux idées des autres qui leur paraissaient intéressantes, originales ou utiles. Faut-il voir dans cette attitude une vérification de l'hypothèse d'Amiel: « le Genevois est plus habile organisateur qu'inventeur scientifique? ⁷² »

Toujours est-il que les contributions originales des rédacteurs font exception: Odier, par exemple, avec son *Mémoire sur l'inoculation de la vaccine à Genève* ou son *Cours abrégé de médecine pratique*, ce dernier largement inspiré par R. Thomas et W. Cullen.

L'apport original se trouve au niveau des remarques personnelles, des expériences propres, des comparaisons critiques discrètement formulées en des notes infrapaginales.

Mais, la faible proportion apparente de contributions originales signalées comme telles s'avère extrêmement trompeuse. Deux exemples attirent notre attention sur l'existence d'un double registre: celui de la traduction et celui des notes du rédacteur. Dans celles-ci peuvent se dissimuler des contributions originales.

On trouve dans la *Préface* de 1807 cette remarque:

« Quoique cette énumération [des services que nous espérons avoir rendu] fût bien loin d'être complète, nous nous abstiendrions d'y rien ajouter, si la justice que nous devons à l'un de nos collaborateurs nous permettait de garder le silence sur deux services essentiels qu'il a rendus à l'humanité souffrante et que nous regrettons de n'avoir pas spécialement rappelés.

C'est le travail du professeur Odier sur l'imprégnation artificielle des eaux gazeuses, qui a donné naissance aux beaux et utiles établissements dans lesquels on surpasse actuellement la nature en fabriquant des eaux minérales, à Paris, à Lyon et à Genève. Et on ne peut aussi parler de ces entreprises sans leur attacher le nom de notre compatriote Paul, de cet artiste physicien, qui les a toutes créées, et à qui une mort prématurée en a enlevé les fruits. ^{72a} »

Le texte auquel se réfère cette note semble être, en réalité, une autre note. Celle que Louis Odier ajoute en commentaire à sa présentation de l'ouvrage de John Rollo, *An account of two cases of diabetes mellitus* (n° 275); la suite de ses remarques sur les « eaux oxygénées » se trouve dans la troisième partie de l'extrait de Rollo, toujours en note ^{72b}.

Il s'agit d'un exemple caractéristique d'œuvre parallèle, ou cryptique. Dans ce cas particulier les notes occupent, dans le troisième extrait, six pages; nous avons bien affaire à une contribution originale. A dire vrai, le malentendu est provoqué par les rédacteurs eux-mêmes. En effet, la préface ci-dessus ne se réfère pas explicitement à des commentaires de L. Odier accompagnant telle ou telle œuvre traduite, mais présente cette contribution comme un élément original existant de manière autonome, sans pour autant qu'il apparaisse dans la table des matières.

Le même cas se présente pour Gaspard De La Rive. L'auteur de la notice nécrologique parue dans la *Bibliothèque universelle* cite parmi d'autres travaux une contribution « relative à un procédé pour constater la présence de l'arsenic, lorsqu'il est mêlé dans d'autres substances. » Si l'on se reporte au tome de la *Bibliothèque britannique* donné en référence, on découvre qu'il s'agit une fois encore d'un commentaire de De La Rive à la traduction d'un article de John Bostock:

« Observations on the different methods recommended for detecting minute portions of arsenic » (n^o 65).

L'auteur de la notice en question nous avertit, il est vrai, que « la plupart de ses travaux originaux [de De La Rive] étaient imprimés ensuite dans la *Bibliothèque britannique* et dans la *Bibliothèque universelle*, où il se contentait souvent de les insérer sous forme de notes à d'autres mémoires ^{72c}. »

Ces deux exemples nous convainquent de l'utilité d'un dépouillement systématique, traité par ordinateur. Il en découlera une appréciation plus équilibrée de l'importance réelle accordée à chaque rubrique de la partie médicale; il sera ainsi possible de distinguer la part respectivement occupée par les extraits et par les notes. De plus, une analyse — fût-elle sommaire — du contenu permettra de disposer d'un inventaire « au deuxième degré »: celui des travaux et des ouvrages ou articles cités par le rédacteur, qui lui auront servi à établir son commentaire.

En guise de conclusion provisoire on peut constater, avec Pictet de Rochemont:

« Ce journal, qui s'est soutenu et fortifié au travers des révolutions et de la guerre, qui est accueilli dans toute l'Europe, qui est devenu un dépôt des connaissances utiles et qui, peut-être, fait quelque honneur à Genève, mérite d'être continué ⁷³. »

Continué, il le fut assurément, mais étudié, guère! Fielding-H. Garrison ne cite pas la *Bibliothèque britannique* et il ignore Louis Odier, mentionnant furtivement Jean De Carro ⁷⁴. Quant à Léon Gautier ⁷⁵, il ne prête pas grande attention à ce périodique, en dehors du problème de la vaccination. On ne saurait bien sûr lui tenir rigueur de cette omission puisque l'entreprise des Genevois dépasse les limites chronologiques de son œuvre; limites qu'il n'a transgressées, précisément, que pour traiter de l'inoculation et des débuts de la vaccination.

Au sens strict du terme, nous l'avons vu, il n'est pas encore possible d'affirmer que les initiateurs de la *Bibliothèque britannique* ont joué un rôle déterminant, de par leur seule publication, dans l'histoire de la médecine et des sciences. Cependant, si l'on s'attache à cerner de plus près les conditions dans lesquelles s'est produite l'évolution des sciences médicales, l'introduction de nouvelles méthodes de traitement ou de recherche, on ne peut s'empêcher d'accorder une importance majeure à l'histoire intellectuelle et à la diffusion de connaissances acquises par d'autres. A cet égard, le rôle joué par le recueil genevois, pendant ses vingt premières années, a été sous-estimé jusqu'à ce jour ou, pour demeurer plus réservé, n'a pas encore fait l'objet d'une estimation approfondie.

Un bilan global de l'influence de la *Bibliothèque britannique* dans la diffusion des théories et expériences anglaises en France, pendant ces années cruciales du dix-neuvième siècle naissant, qui voit la clinique se développer et s'affirmer peu à peu, prend tout son sens si on le met en rapport avec les travaux marquants déjà entrepris sur ce thème, qu'il pourra compléter et, peut-être, nuancer ⁷⁶.

Aucun mouvement n'est issu du néant: « Paris medicine at the beginning of the nineteenth century, observe très justement E. H. Ackerknecht, certainly re-

presented a revolutionary break with the past. But just as there is no traditionalist movement that does not contain some new elements, so there is no revolutionary movement that does not have some roots in the past, that does not continue certain traditions ⁷⁷.»

Quelle est donc l'influence qu'a pu exercer, parallèlement à la première école viennoise, la *Bibliothèque* sur des hommes comme Cabanis, Pinel ou Coste, très ouverts aux conceptions anglaises? Quelles informations, susceptibles d'influer sur l'évolution de leur pensée scientifique a-t-elle pu leur apporter, en ces années troublées pendant lesquelles les échanges intellectuels ont subi un brusque ralentissement?

Cette étude, brève présentation d'un vaste problème, n'a pas l'ambition de répondre à ces questions, qui font l'objet de recherches en cours. Son but est essentiellement de fournir, pour l'heure, un premier instrument de travail pratique et de définir un champ d'investigation qui nous paraît prometteur.

* * *



Musée d'Art et d'Histoire (Genève).

Wolfgang-Adam TÖPFFER. « Quelques portraits d'agriculteurs célèbres et modernes. »

Wolfgang-Adam Tœpffer et la Bibliothèque britannique

Membre de la *Société des Arts* depuis 1797, Wolfgang-Adam TŒPFFER (1766-1847) a maintes fois croqué certains « amateurs par hoirie plus que par achat », auxquels il reprochait de ne pas encourager les artistes aussi activement qu'il l'eût souhaité.

Les membres du Comité d'Agriculture et les fondateurs de la *Bibliothèque britannique* n'échappent pas à son attention. Il leur consacre une série de caricatures, dans les années 1807-1812, aquarelles aux coloris délicats, inspirées des scènes agrestes de Freudenberg que l'artiste avait pu étudier pendant son séjour à Berne, en 1804.

En réalité, W.-A. Tœpffer ne comprend pas que tant de citoyens éclairés prétendent promouvoir les beaux-arts sans bourse délier et que tant d'autres s'imaginent encourager l'agriculture et les sciences en dépensant leurs écus à acheter des machines et à imprimer des traités.

Les rédacteurs agronomes de la « Bibliothèque britannique »

(« Quelques portraits d'agriculteurs célèbres et modernes »). Aquarelle montée sur carton, 42 × 58,5 cm. Musée d'Art et d'Histoire, Genève.

Tœpffer met en scène une assemblée de courges, courgerons, pommes de terre à rabat, jeunes betteraves, navets et potirons; agriculture oblige!

On peut reconnaître:

Louis ODIER (1), le menton appuyé sur sa canne, avec une feuille de chou pour perruque. A sa tempe saillit « l'organe de l'homicide ».

Charles PICTET DE ROCHEMONT (2) lit un interminable mémoire, dont l'épais rouleau, dissimulé sous la table, laisse prévoir encore de nombreuses séances! L'« affaire d'Hofwyl », qui suscite les traits caustiques de l'artiste, avait commencé — dans la série *Agriculture* de la *Bibliothèque britannique* — par trois lettres (octobre et novembre 1807) de Fellenberg à Pictet. Ce dernier se rend sur place, peu après, et adresse à ses collaborateurs, le 20 décembre 1807, un mémoire devenu fameux, qui commence ainsi: « L'attention de tous les agriculteurs de l'Europe va se tourner sur les entreprises d'Hofwyl (...) ».

Marc-Auguste PICTET (3), entouré lui aussi de nombreux recueils et rapports, écoute attentivement son frère, tandis que le secrétaire (4) tient le procès-verbal de la séance. En toile de fond (5) un tableau représente une armée d'agronomes, conduite par Pictet de Rochemont. La liste des membres de la Société porte la signature du président *Turneps*, allusion transparente à *Charles-Jean-Marc LULLIN* (1752-1833) auteur, en 1813, d'une étude sur les navets parue dans l'*Almanach du cultivateur du Léman*. Les « turneps » avaient déjà retenu l'attention des rédacteurs de la *Bibliothèque*, en 1800 et 1804 par exemple.

A propos des caricatures de W.-A. Tœpffer, on consultera toujours avec profit l'étude de Daniel Baud-Bovy: *Les caricatures d'A.T. et la Restauration genevoise*. Genève, 1917.